

# JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,  
Rue de Lorraine, 15,  
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers  
dont il est envoyé 2 exemplaires sont  
annoncés dans le journal.

## INSERTIONS :

Annonces . . . . . 25 Cent. la ligne  
Réclames . . . . . 50 id.

En traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire,  
éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10.  
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.  
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1<sup>er</sup> et du 16 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

## ABONNEMENTS :

Un An . . . . . 12 Francs.  
Six Mois . . . . . 6 id.  
Trois Mois . . . . . 3 id.

Pour l'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

Monaco, le 23 Février 1868.

## NOUVELLES LOCALES.

S. A. R. le Duc Guillaume d'Urach-Wurttemberg, revenant de Sicile par Naples et Rome, est arrivé mardi dernier à Monaco.

S. M. l'Impératrice Caroline d'Autriche vient de conférer à S. A. R. Madame la Duchesse Guillaume d'Urach-Wurttemberg la Décoration de la Croix étoilée.

Nous apprenons que S. A. S. le Prince Albert, arrivé le 24 décembre, à bord du *Blasco de Garay*, en rade de Porto-Rico, n'a pu débarquer que le 6 janvier, par suite de la quarantaine imposée aux provenances de la Havane, où le choléra sévit en ce moment.

Aussitôt que les communications eurent été établies avec la terre, le Prince fut complimenté par un Colonel d'Etat-Major envoyé par S. Exc. le Capitaine Général et reçut la visite de plusieurs personnes de distinction, entre autres du Supérieur du Couvent des Jésuites.

Le 23 janvier, S. A. S. a assisté à un grand banquet donné par S. Exc. le Capitaine Général, à l'occasion de la fête de S. A. R. le Prince des Asturies.

A la date des dernières nouvelles, le Prince Albert se disposait à profiter d'un congé de deux mois pour se rendre aux Etats-Unis.

M. l'abbé Papelier, curé de Sidi-Moussa, envoyé par l'archevêque d'Alger pour quêter en faveur des malheureux Arabes, est arrivé avant hier à Monaco, après avoir recueilli d'abondantes aumônes à Marseille, à Cannes et à Nice : ce vénérable ecclésiastique a été parfaitement accueilli au Palais, ainsi que dans toutes les maisons où il s'est présenté.

Un étranger, M. D....., arrivé à Monaco il y a trois mois, et qui, dans ces derniers jours, avait donné des signes évidents d'aliénation mentale, a été trouvé jeudi matin pendu à un arbre de la promenade St-Martin.

Ce malheureux, dont la raison inspirait, depuis quelque temps, de sérieuses inquiétudes à ses amis, est parvenu, malgré leur surveillance et leur sollicitude, à exécuter le funeste projet qu'il méditait.

Le concert de mardi dernier a été une des plus brillantes fêtes musicales de la saison. Le nom de Ravina, le célèbre pianiste, est connu de tous les dilettanti. Il ne se contente pas d'être un virtuose de mérite, c'est encore un excellent maître, et tous les pianistes de son école sont fort justement appréciés. Compositeur brillant, Ravina nous a fait entendre dans cette soirée trois de ses plus belles œuvres, une fantaisie espagnole, une mélodie et une valse qui ont valu à l'auteur les applaudissements de la salle entière.

Deux jeunes artistes prêtaient leur concours à M. Ravina, M<sup>lle</sup> Girini, dont la voix puissante et sympathique a charmé l'auditoire dans le grand air de la *Juive* et un passage de la *Lucrezia*; et M. Scuderi, jeune violoniste qui débutait, la semaine dernière, à Nice, et qui, dès le premier soir, savait conquérir tous les suffrages. Sa fantaisie sur des motifs de la *Traviata* a été enlevée avec un sentiment exquis. M. Scuderi aura bientôt pris rang parmi les grands violonistes.

Comme toujours, l'orchestre du Casino s'est fait remarquer par son ensemble parfait et la puissance de ses effets. Il a merveilleusement exécuté l'ouverture du *Tannhäuser*, cette musique qui serait incomprise, interprétée par des artistes médiocres.

Nous devons remettre à notre prochain numéro le compte-rendu de la soirée de prestidigitation que M. Velle a donnée, hier samedi, dans les salons du Casino.

Les nuits sont si belles à Monaco, que les observations astronomiques y sont toujours aisées, et que les yeux aiment à contempler ce beau ciel parsemé d'étoiles. Depuis le 17 février, les amateurs d'astronomie observent un phénomène qui se présente rarement.

Nous empruntons les indications suivantes au *Journal de Nice* :

Du coucher du soleil, à 5 h. 21 m., jusqu'au coucher de Jupiter, vers 7 h. 1/2 du soir, on voit à un degré et demi au-dessus de cette planète, une petite étoile de couleur rougeâtre, qui n'est autre que Mercure, la planète la plus voisine du soleil. Ainsi, absence de la lune sur l'horizon, voisinage de Jupiter comme point de repère; et cela juste au moment où Mercure est le plus éloigné possible à l'est du soleil. Tout est favorable à l'observation de ce phénomène céleste.

## ALBUM PARISIEN DU JOURNAL DE MONACO.

Notre feuille continue à lever un tribut sur tous les voyageurs de lettres. Il n'est pas un journaliste parisien, en visite dans la Principauté, qui ne veuille nous donner de la prose ou des vers, une ligne ou un article. C'est aujourd'hui M. Adolphe Perreau qui écrit sur notre album une page lyrique.

A MONACO !

A mon ami HYACINTHE GISCARD.

Oui, vous vous arrêterez probablement à Nice en visitant ces pays bénis du soleil, et vous y frétillez sans doute quelques jours. Mais, en galopant en panier de louage sur la promenade des Anglais, vous retrouverez, aux bords de la Méditerranée, le Paris que vous fuyez, avec ses châles et ses dentelles, ses robes de velours, ses aigrettes d'or sur les fronts audacieux des femmes à la mode, et tout ce brillant, ce clinquant, cet éblouissant, qui fait la gloire des Champs-Élysées, de l'avenue de l'Impératrice et de la rive gauche du lac.

Eh bien, prenez le bateau, voyageurs, et après avoir salué au départ la statue de Charles-Félix, gagnez Monaco par la mer calme, la mer *berceuse* et endormante, ou par la Méditerranée aux plis sombres, avec son lourd soleil tombant d'aplomb sur ses vagues, et une brise d'ouest faisant danser sur l'écume des flots italiens le *Steam-boat* des ateliers anglais. Embarquez-vous, et, malgré vous, soyez heureux ! Le beau, l'unique voyage !

Unique, je le dis et je le répète, car, malgré tout son talent, et toute son exactitude de description, le président de Brosses ne l'a ni vieilli, ni usé. Personne ne peut peindre dans une page de livre, ni sur la toile d'un tableau, le spectacle qui se déroule et qui défie aux yeux le plus grand ouvert, ou par terre, ou par mer, de Nice à Monaco. Ce n'est pas pour rimer, — puisque je ne risque pas un vers dans ces quelques lignes, — mais au lieu de spectacle, j'aurais dû écrire miracle, (car c'en est un), et un miracle très surprenant de la nature, malgré toutes les surprises qu'un être intelligent peut attendre de ces masses mystérieuses, de ces montagnes auxquelles un éclat de soleil donne un tressaillement de vie et comme un rayonnement d'immortalité.

Salut, ô montagnes, dont la célèbre *Corniche* semble, de la pleine mer aux crêtes d'argent soulevées par la rote du vapeur, comme un mince ruban jaune taillé et découpé dans vos flancs, et se prolongeant dans une lumière qui éblouit, mais qui ras-

sure, — comme une route indiquée par le doigt de Dieu !

Salut, rocher nu et aride de St-Hospice dont l'aridité et la nudité ont je ne sais quel éclat joyeux emprunté aux clartés inondantes du ciel !

Salut, Eza, château ruiné, village se tenant en équilibre, comme un défi à la nature, sur un pic lumineux, et que la lumière fond merveilleusement avec elle. Le flot baise tes pieds, Eza, comme l'amant baise les plis de la robe de la maîtresse impassible, que ni les caresses ni les fureurs ne sauraient émouvoir !

Salut, rocher de Monaco, presque baissant avec solennité les aloès de tes blocs sévères et majestueux dans cette mer dont la vague qui t'entoure est comme la ceinture d'azur d'une royauté !

Salut, Palais enraciné dans la montagne marine, et dont la blanche façade éclate sur la hauteur dans l'éblouissement du soleil ! Que de souvenirs tu rappelles, que de rêves tu rajeunis ! Les révolutions ont en vain passé sur le monde : tu restes, étonnant de sérénité, accessible, mais insensible aux flots et à leur murmure, comme le Versailles de la Méditerranée !

J'ai souvent monté cette route sinueuse et poudreuse qui mène aux marches cailloutées de l'escalier du vieux Monaco. J'ai regardé plus d'une fois, de la place du Palais, assis sur les canons de Louis XIV, le soleil couchant qui échançait violemment d'un rouge feu le cap de Villefranche, et baignait les eaux de la mer des couleurs les plus vives et les plus variées, — bleu, vert, violet ardent et or enflammé. Ce soir encore j'ai vu la vieille ville dormir dans la nuit calme, entre le ciel et la mer, enveloppée à demi du manteau divin de ses montagnes ; j'ai longtemps laissé flotter mes regards et mon esprit entre les cimes, perdues dans la fumée du nuage, et l'horizon des eaux perdu dans la mer bleuâtre du ciel ; et, troublé de tant de grandeur et de tant de beauté, je disais :

« C'est là le rocher béni de Dieu, celui qu'il a enchaîné dans tous les azurs, qu'il a fécondé de la lumière la plus pure et des souffles les plus embaumés, comme pour faire oublier ces rochers funèbres où meurent parfois les rois et les poètes exilés. C'est mieux qu'un point de soleil sur la carte du monde, c'est le pays du rêve, c'est pour nous tous, que bercé la pensée, un Eden retrouvé. Il semble qu'ici l'on ne doive pas mourir, ou qu'on meure heureux de la vie que l'on quitte et de la vie nouvelle que la magnificence de Dieu sur cette terre même nous permet d'espérer. »

ADOLPHE PERREAU.

On lit dans *La vie Parisienne*, l'élégant journal de Marcelin :

Quittez Paris en ce moment où le ciel est d'un gris funèbre, où les gens pataugent au milieu des boues. Arrivez le lendemain à Nice, vous voyez briller par enchantement un soleil vigoureux et chaud au milieu d'un ciel souriant dans le bleu.

Quelle jouissance !

Mais votre satisfaction et votre joie ne se composent-ils pas fatalement et en grande partie de la comparaison entre l'état où vous avez laissé les autres et celui où vous vous trouvez aujourd'hui ? de votre épanouissement au soleil et de leur anéantissement dans les ténèbres et les tortures de l'hiver, de votre chaleur et de leur froid ?

Il y a déjà de cela bien des années, les temps étaient mauvais, la fusillade éclatait sur les boulevards. Grassot, de burlesque mémoire, fait rencontre rue Montes-

quieu d'un habitué de son théâtre : — Ma petite vieille, lui dit-il, tu entends, là-bas on égorge nos frères ! et nous ! vois-moi un peu ça (il ébauche un cavalier seul), allons prendre un bock.

C'est grotesquement terrible, mais vrai.

Dans les meilleures natures, la vôtre même, cher lecteur, il y a toujours quelque peu de ce Grassot.

Les glaces, les neiges la toux, les catarrhes, les pneumonies égorgent vos frères, c'est un malheur ; mais vous, vous voyez de la verdure et des fleurs, vous portez des pantalons blancs et des vestons gris, et vous riez aux éclats avec des messieurs fort gais, en essuyant votre front en plein soleil.

Il faut bien un peu de philosophie.

Tant il est vrai qu'en ce moment, pendant qu'on tousse et qu'on gèle à Paris, nous sommes à Nice. Le Paillon possède à son avoir quelques seaux d'eau de plus qu'il y a trois mois ; la Promenade des Anglais est recouverte d'une population élégante et bariolée, les ombrellés foisonnent, les chapeaux de paille et les vestons courts se montrent à l'abri de tous les palmiers vernis et époussetés avec soin.

Passez le pont jeté au-dessus de l'embouchure du Paillon, à l'endroit où ce fleuve semble avoir conçu le projet de se précipiter dans la mer. Suivez la route qui borde le rivage, et après avoir doublé le petit promontoire à l'est, vous arrivez dans le port ; c'est là que le *Charles III*, le vapeur de Monaco, chauffe deux fois par jour pour transporter le voyageur bienveillant dans la Principauté.

Une heure seulement de voyage et vous êtes arrivés. La mer est bleue, d'un beau bleu profond et azuré ; à peine si çà et là quelques petits filaments d'écume légèrement blanchie dessinent la forme et les crêtes de petites vagues. Le bâtiment glisse sur l'eau, découvrant à chaque tour de roue quelque anse adorable sur les bords de la côte.

Vous doublez un dernier promontoire sur lequel se dressent, en étages pittoresquement superposés, les maisons, l'église et le château de Monaco ; le *Charles III* décrit une courbe gracieuse, comme les chevaux de sang d'un équipage dans la vaste cour d'un hôtel du faubourg Saint-Germain, pour jeter le maître au perron. On stoppe, et les barques vous conduisent au rivage.

Ici, pas de conscription, pas d'impôts. Un véritable pays de Cocagne.

Un splendide omnibus attelé de quatre chevaux anglais attend sur la route. En trois minutes nous arrivons sur la plate-forme de l'Hôtel de Paris.

Quelques petits crevés sont étalés à l'ombre des orangers et des citronniers fleuris. Des palmiers aux longues tiges s'élançant vers le ciel, d'un bleu pur. Nous reconnaissons le jeune vicomte de R. s'épanouissant entre une brune cocotte hispanola et une blonde english anonyma.

Un grand officier anglais de la Compagnie des Indes, armé d'un parapluie jaune, orné d'une barbe fauve et ondoyante, semble échanger quelques propos bien doux avec la petite Théodora, qui faisait il y a quinze jours un rôle d'étoile à la Porte-Saint-Martin.

Autour de nous, sur les pelouses, assise sur les bancs des promenades, s'agite une foule exactement pareille à celle que l'on retrouvait certains jours au parc de l'Exposition universelle. Un assortiment complet européen, émaillé des cocottes les plus parisiennes ; une cacophonie de langages tous plus bizarres les uns que les autres — et de costumes plus bizarres encore. Çà et là, des figures de journalistes, d'écrivains et de romanciers célèbres sur le boulevard des Italiens et dans quelques autres lieux.

Il est bientôt deux heures, et l'on sent qu'un événement se prépare. Un orchestre merveilleux s'époumonne à faire retentir la côte des motifs les plus chers au dilettante.

Une douzaine de grandes fenêtres d'un style monumental laissent apercevoir les palmiers, les cactus, la mer toute bleue, et dans le fond le rocher de Monaco couvert par étages de ses vieilles maisons et couronné

de son vieux château au style demi-italien, demi-moresque, un véritable décor d'opéra.

## VARIÉTÉS.

### Les Amours de Beethoven.

Beethoven a-t-il été amoureux ? Cette question est vivement controversée entre ses biographes. Le docteur Wegeler, dans ses notes intéressantes mais malheureusement trop succinctes, nous donne les détails les plus catégoriques sur les amours de Beethoven dans sa ville natale. Sa première inclination fut « M<sup>lle</sup> Jeannette d'Honrath, de Cologne, demeurant au Marché-Neuf, n° 19. C'était une belle blonde enjouée, de manière aimable et d'un caractère affectueux, qui venait de temps en temps passer quelques semaines à Bonn, dans la famille Breuning, » où Beethoven était paternellement accueilli. Malheureusement le jeune virtuose ne tarda pas à se voir supplanté par un beau capitaine de recrutement autrichien. Mais il trouva à Vienne de quoi se dédommager de ce premier échec. Beethoven n'avait pas alors cette physionomie morose qu'on remarque dans les portraits de son âge mûr. « C'était, dit Seyfried, qui l'avait connu dans sa jeunesse, un homme de moyenne taille, trapu, robuste, un vivant emblème de la force. « Ajoutez-y l'éclat alors joyeux et juvénile d'un regard profond, l'attrait d'une physionomie caractéristique, non encore assombrie, enfin le prestige du talent et du succès, et vous croirez facilement ce que rapporte Wegeler, que pendant les premières années de son séjour à Vienne, son ami Beethoven avait fait, dans la haute société, des conquêtes réputées fort difficiles. Mais, quand tous les biographes seraient muets sur ce point, certaines œuvres de Beethoven attesteraient qu'il n'a pas eu seulement des amourettes, mais une passion profonde et malheureuse. L'homme qui a écrit l'admirable sonate pathétique, *l'Absence et le retour*, et surtout l'admirable sonate en ut mineur (œuvre 27), a dû « passer par cette fournaise. » Ce n'est pas par l'imagination ; c'est par une cruelle expérience qu'il a connu les tourments de la séparation, de la contrainte, ces lueurs de félicité furtive qui rachètent tant de souffrances, enfin l'angoisse suprême d'un véritable amour indignement trahi. C'est, en effet, à cette dernière sonate, qui tient un rang très-distingué parmi les chefs d'œuvre de Beethoven, que se rattache l'incident le plus douloureux de sa vie, celui qui honore le plus son caractère et son cœur.

Tous les éléments de ce drame intime, qui eut lieu de 1800 à 1802, nous sont fournis par Beethoven lui-même. Dans une lettre à Wegeler, du 16 novembre 1801, il laissait échapper son secret, et, bien que les passages les plus confidentiels aient été supprimés, il en reste assez pour que nous devinions bien des choses, et notamment l'époque précise de cette liaison, époque dont aucun biographe n'a pu se rendre un compte exact. Beethoven y semble plus inquiet, plus malheureux que jamais de sa surdité, qui lui paraît s'accroître en dépit des traitements ; il est en quête de nouveaux médecins, de nouveaux remèdes...

« Oh ! si j'étais délivré, je voudrais parcourir le monde, et il faut que cela soit ! Ma jeunesse, je le sens, commencerait maintenant, si je n'étais pas toujours un pauvre infirme ! Et pourtant une vive recrudescence de force physique et morale se manifeste en moi depuis quelque temps. Chaque jour me rapproche davantage d'un but que je pressens et que je ne puis dire. Quand il sera atteint, ton ami pourra vivre. Pas de repos ! (*Nicht von Ruhe!*) Je n'en connais d'autre que le sommeil, et encore je me reproche d'être forcé de perdre plus de temps à dormir qu'autrefois. Que je sois seulement à moitié délivré, et alors, homme complet, mûri, je reviens vers vous. — Vous me retrouverez aussi heureux qu'il peut m'être accordé de l'être ici-bas ! — Non ! je ne pourrai pas supporter un tel malheur : je veux me colleter avec la destinée, je me sens assez

fort pour qu'elle ne m'abatte pas tout à fait. Il est si beau de vivre mille fois sa vie! Depuis deux ans je vis solitaire; je dois passer pour misanthrope, et pourtant je ne le suis guère. Une métamorphose a été opérée en moi par une chère et ravissante jeune fille qui m'aime et que j'aime; je lui ai dû quelques bons moments pendant ces deux années, et pour la première fois, je sens que le mariage pourra me rendre heureux. Malheureusement elle ne se trouve pas dans la même position sociale que moi... et dans ma situation, d'ailleurs, je ne puis vraiment pas me marier!... J'aurai encore bien du mal avant d'en arriver là... »

On voit dans ces lignes que ce n'est plus seulement au point de vue de son art que Beethoven redoute et maudit l'infirmité qui l'obsède et dont il pressent les progrès impitoyables. S'il aspire plus ardemment que jamais à la perfection, s'il se condamne à un travail infatigable jusqu'à maudire le sommeil qui interrompt sa tâche, c'est qu'il espère, à force de gloire, triompher des préjugés nobiliaires, encore si puissants à Vienne, qui s'opposent à son union avec la « chère et ravissante jeune fille »; car, par malheur, elle était comtesse. On peut s'étonner que personne n'ait encore songé à faire un rapprochement pourtant bien naturel entre cet épisode de la vie de Beethoven et les récriminations amères auxquelles il s'emportait souvent contre la vanité des distinctions sociales. Parmi ses biographes, les uns ont voulu lui faire honneur de ces boutades, les attribuant à des convictions démocratiques; d'autres l'ont accusé d'orgueil, d'ingratitude, quand peut-être il n'y avait au fond de tout cela que l'inxinguible rancune d'un cœur brisé.

Malheureusement l'objet de cette passion n'en était pas digne, et Beethoven fut misérablement trahi. Sa Juliette le quitta brusquement pour épouser un comte ruiné, et, pour comble d'outrage, un musicien de profession, un compositeur de ballets. Et quels ballets! On se souvient que sous l'administration de M. Duponchel, on essaya à Paris une des œuvres de ce chorégraphe viennois, qui avait été le rival heureux de Beethoven. Il y eut, à cette occasion, un *tolle* universel dans la presse parisienne, et comme la scène de ce ballet malencontreux se passait en Amérique, un critique célèbre en profita pour dire que la musique de M\*\*\* n'était pas seulement du nouveau monde, mais de l'autre monde.

Une pareille déception était faite pour déchirer toutes les fibres de l'âme de Beethoven; elle le frappait à la fois dans son amour comme homme, et dans son légitime orgueil d'artiste. C'est ainsi que, il y a bien des années, tout le monde musical parisien a retenti des doléances d'un des plus célèbres professeurs de chant de notre siècle, se lamentant sur l'infidélité doublement odieuse d'une grande cantatrice, son élève très-particulièrement chérie, qui l'abandonnait pour épouser un autre chanteur, et un chanteur ayant la voix fautive, pour comble d'indignité! Beethoven, lui, ne se plaignit pas, mais il voulut et faillit mourir. Dans cette circonstance cruelle, une de ses grandes admiratrices, qui avait pour lui la plus pure et la plus loyale amitié, la comtesse d'Erdedy, lui avait offert asile dans un château situé non loin de Vienne. Livré aux plus sombres préoccupations, Beethoven avait pris l'habitude de passer les journées entières à errer dans le parc ou dans la campagne. Il est probable que ces promenades solitaires exaltaient sa douleur au lieu de la calmer. En guettant vainement le murmure du vent dans les arbres, ou le chant des oiseaux, dont le son n'arrivait plus jusqu'à lui, il dut éprouver un de ces « mortels désespoirs » dont il parle dans son testament, et croire que Dieu se retirait de lui, comme celle qu'il avait aimée. Un soir, il ne revint pas; les habitants du château, connaissant ses allures fantasques, le crurent reparti pour Vienne. Mais, trois jours après, l'un d'eux, un professeur de musique nommé Brauchle, qui, pour ce seul fait, mérite un souvenir dans l'histoire des arts, le découvrit agonisant de faim et de fatigue dans la partie la plus reculée du parc. Il le

ramena ou plutôt le rapporta au château, et ses instances affectueuses, celles de la comtesse, rendirent au maître infortuné le courage de vivre. Ils tinrent cet incident secret pendant plusieurs années; mais on remarqua que, depuis cette époque, Beethoven témoignait une singulière affection au professeur Brauchle. Quant à la comtesse d'Erdedy, il a immortalisé son souvenir en lui dédiant deux de ses œuvres les plus belles et les plus originales pour le piano, les deux trios (œuvre 70) et les deux sonates avec violoncelle (œuvre 102).

« J'étais pourtant bien aimé d'elle, et plus que ne le fut jamais son époux, » disait-il plus de vingt ans après, comme s'il eût eu besoin encore de chercher un dernier refuge dans cette espérance rétrospective. Il avait trouvé, peu de temps après le mariage de son infidèle, une occasion de se venger héroïquement. Le nouveau couple était dans une position fort gênée, et Juliette comptait assez sur le cœur de Beethoven pour l'informer de son sort et solliciter de lui des secours. « Cet homme était toujours mon ennemi, disait plus tard en français Beethoven à Schindler, c'était justement la raison que je fasse tout le bien possible. » Il ne voulut cependant être qu'un « bienfaiteur invisible », et fit remettre, par l'intermédiaire d'un homme de bien, une somme de cinq cents florins qu'il avait empruntée, et qu'il rendit plus tard sur le produit de ses compositions. Peu de temps après, le mari de Juliette emmena sa femme en Italie, où il passa avec elle plusieurs années. Mais il était dans sa destinée de se retrouver toujours sur le chemin de Beethoven dans les circonstances les plus pénibles pour le grand maître. M. de... avait suivi en Italie la fortune du fameux Barbaia, cet *impresario* qui n'a jamais su signer son nom, mais qui devina Rossini sur ses premières notes, et est millionnaire. En 1820, Barbaia vint installer à Vienne un opéra italien, qui devint bientôt, dans la haute société, l'objet d'un engouement exclusif, très-préjudiciable aux intérêts et à l'amour-propre légitime de Beethoven. Un peu plus tard, M. de... se trouvant avec Schindler, l'un des rares amis qui restaient alors fidèles au grand maître, tint sur son compte des propos désobligeants, dont Schindler crut devoir instruire Beethoven. Ce fut alors seulement que celui-ci, qui avait pendant vingt ans gardé le silence sur toute cette histoire, perdit patience et donna, sèchement, à Schindler les explications catégoriques que nous venons de transcrire presque littéralement. Comme ils se trouvaient alors dans un endroit public où il ne se souciait pas de parler, il écrivit ses explications, et en langue française pour plus de sûreté. Beethoven parlait et écrivait fort mal notre langue, même à tête reposée; mais les sentiments exprimés dans ce langage incorrect n'en sont pas moins admirables. Il ajouta, pour dernier trait, que, soit remords, soit caprice, Juliette, à son retour d'Italie, avait tenté inutilement de revoir son ancien adorateur. « Elle cherchait moi pleurant, écrit Beethoven, mais je la méprisais. »

Malgré cette triste expérience, Beethoven eut encore deux fois, en 1810 et en 1816, velléité de se marier. Sa santé, de plus en plus mauvaise, le décida sans doute à y renoncer. Il craignit de ne pouvoir plus inspirer, dans son état de surdité croissante, qu'un sentiment plus voisin de la pitié que de l'amour.

HYACINTHE GISCARD, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 15 au 21 Février 1868.

NICE. b. *Ames du purgatoire*, français, c. Barralis, m. d.  
 ST-RAPHAEL. b. *Marianne*, id. c. Simon, bois  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.  
 FINALE. b. *Conception*, italien, c. Rocca, id.  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest  
 CASSIS. b. *L'Indus*, français, c. Genaser, chaux  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest

NICE. b. *Trois frères*, français, c. Forconi, m. d.  
 ID. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.  
 GOLFE JUAN. b. *L'Elan*, français, id. c. Ricord, sable  
 ID. b. *Marie Claire*, id. c. Julien, id.  
 ID. b. *Volonté de Dieu*, id. c. Davin, id.  
 CASSIS. b. *St-Ange*, id. c. Gabriel, chaux  
 NICE. b. *Vierge des Anges*, id. c. Palmaro, m. d.  
 ANTIBES. b. *St-François*, id. c. Anfonsi, poterie  
 GOLFE JUAN. b. *Deux sœurs*, id. c. Massa, sable  
 ID. b. *le Var*, id. c. Audibert, id.  
 CASSIS. b. *Lycurgue*, id. c. Bonand, chaux  
 NICE. b. *Marie*, id. c. Constantin, d.  
 ID. b. *St-Joseph*, id. c. Palmaro, id.  
 ID. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.  
 MENTON. b. *Jane Elvire*, français, c. Sibono, id.  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.  
 ID. *Napoléon III*, français, c. Cligny, id.  
 LAVAGNE. b. *Carmélita*, italien, c. Castello, ardoises  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.  
 GOLFE JUAN. b. *Assomption*, français, c. Isoard, sable

Départs du 15 au 21 Février 1868.

GOLFE JUAN. b. *Trois amis*, français, c. Castillon, sur lest  
 ID. b. *Elan*, id. c. Ricord, id.  
 ID. b. *le Var*, id. c. Audibert, id.  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.  
 GOLFE JUAN. b. *Volonté de Dieu*, français, c. Davin, id.  
 ID. b. *Marie Claire*, id. c. Julien, id.  
 ID. b. *Deux Sœurs*, id. c. Massa, id.  
 NICE. b. *Ames du purgatoire*, id. c. Barralis, id.  
 ST-RAPHAEL. b. *Marianne*, id. c. Simon, id.  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.  
 CETTE. b. g. *St-Michel Archange*, français, c. Palmaro, fûts vides  
 NICE. b. *St-Joseph*, id., c. Palmaro, sur lest  
 ID. b. *Conception*, italien, c. Rocca, m. d.  
 ID. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest  
 GOLFE JUAN. b. *L'Indus*, français, c. Genaser, id.  
 NICE. b. *Trois frères*, id. c. Forconi, id.  
 ID. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.  
 GOLFE JUAN. b. *Elan*, français, c. Ricord, id.  
 ID. b. *Volonté de Dieu*, id. c. Davin, id.  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.  
 GOLFE JUAN. b. *Marie Claire*, français, c. Julien, id.  
 ID. b. *St-Ange*, id. c. Gabriel, id.  
 MENTON. b. *St-François*, id. c. Anfonsi, poteries  
 ID. b. *Vierge des Anges*, id. c. Palmaro, m. d.  
 GOLFE JUAN. b. *le Var*, id. c. Audibert, sur lest  
 ID. b. *Deux sœurs*, id. c. Massa, id.  
 NICE. b. *Marie*, id. c. Constantin, id.  
 MENTON. b. *St-Joseph*, id. c. Palmaro, m. d.  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest  
 MENTON. b. *St-Jean Baptiste*, français, c. Dalais, m. d.  
 ID. b. *Napoléon III*, id. c. Cligny, id.  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest

Bulletin météorologique du 15 au 21 Février 1868.

DATES.	Baromètre réduit à 0	Minimum de température	Maximum de température	Température à 9 h. du m., au nord et à l'ombre	Humidité relative	Etat du ciel
15 Février	766 24	6 1	14 3	9 7	73	nuageux
16 —	765 91	6 2	13 8	11 3	70	serein
17 —	770 69	6 3	13 5	12 5	54	id.
18 —	770 85	4 6	14 10	8 6	63	id.
19 —	764 90	4 3	15 7	9 8	83	id.
20 —	763 78	7 13	6 11	4 68	68	nuageux
21 —	765 58	8 12	4 10	8 80	80	id.

**JOLIES VILLAS** POUR 22,000 FRANCS.  
 Facilité de paiement. — S'adresser à M. de Millo.

E. NAWRATH, Horloger de Genève. — Réparation de montres, — Achat et vente de bijoux. — S'adresser à M. Newratil, en face le gazomètre, au Port, Monaco.



CASINO DE MONACO

Dimanche 23 Février 1868

CONCERT

Sous la direction de M. Eusèbe Lucas

2 HEURES DE L'APRÈS-MIDI.

Triumph-marsch	BEETHOVEN.
Ouverture d'Haydée	AUBER.
Miserere du Trovatore	VERDI.
Polka	E. BACH.
Ouverture du Caïd	A. THOMAS.
Scherzo	ABERT.
Valse	GUNG'L.
Galop	MICHAELIS.

8 HEURES DU SOIR.

SOLISTES: MM. **Delpech**, Cornettiste  
**Oudshoorn**, violoncelliste

Marche persane	STRAUSS de Vienne.
Fidelio, Ouverture	BEETHOVEN.
Ballet du Prophète	MEYERBEER.
Le Prophète (air de Fidès 5 <sup>e</sup> acte)	
(M. Delpech)	MEYERBEER.
Robespierre, Ouverture	H. LITTOFF.
Mémoires de Faust (M. Oudshoorn)	GOUNOD.
Valse (Accelerationen)	STRAUSS de Vienne.
Final	E. BACH.

VILLA BELLA

Appartements meublés, Pension des Familles

Quartier des Moulin

Situation exceptionnelle avec vue splendide sur la mer.  
Pianos et musique.

A Vendre ou à Louer  
JOLIE VILLA

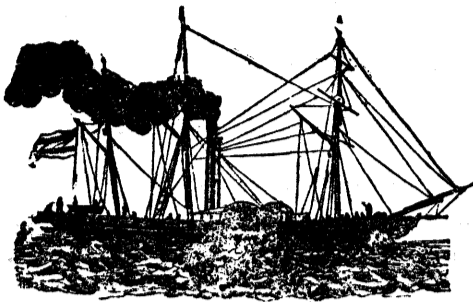
près du Casino.

Vue magnifique dominant le plateau de Monte Carlo.  
S'adresser pour les renseignements : à M. Marquet, entrepreneur à Monaco, ou à M. Lavittonnière, employé au Casino.

VOITURES pour la promenade et voyages. Sangeorges, rue de Lorraine, n° 11 et place du Casino.

VOITURES pour la promenade et voyages. — S'adresser à Henri Crovetto, place du Casino.

CORRESPONDANCE  
entre Nice & Monaco.



Le service des bateaux à vapeur est réglé comme suit :

DÉPARTS DE NICE :

A 11 h. du m. et à 4 h. 1/2 du soir.

DÉPARTS DE MONACO :

A 1 h. du soir et à 10 h. 1/2 du soir.

OMNIBUS ENTRE NICE & MONACO

DÉPART TOUS LES JOURS.

De Nice à 10 heures du matin ; — de Monaco à 8 heures du matin.

Bureaux : à Nice, boulevard du Pont-Neuf. — A Monaco, place du Palais.

Omnibus entre Monaco & Menton

DÉPARTS DE MONACO :

DÉPARTS DE MENTON :

1 <sup>er</sup> Départ 8 h. du m.	— 2 <sup>e</sup> départ 1 h. du soir.	1 <sup>er</sup> départ 10 h. du matin	— 2 <sup>e</sup> départ 1 h. du soir
3 <sup>e</sup> — 4 h. du soir.	— 4 <sup>e</sup> (du Casino) 10 h. soir.	3 <sup>e</sup> — 4 h. 1/2 du soir	— 4 <sup>e</sup> — 7 h. —

Prix des places : fr. 1 50 — à Monaco, place du Palais ; — à Menton au bureau des Messageries Impériales

**M. ALBIN**, HORLOGER de Nice, venant le samedi de chaque semaine à Monaco, où il est appelé par les travaux de réparation et de remontage des pendules à l'établissement du Casino, s'empresse d'offrir ses services aux habitants de la Principauté et aux nombreux étrangers qui y séjournent.  
M. ALBIN se charge de fournir dans le plus bref délai et aux meilleures conditions, tout ce qui concerne sa partie, ainsi que les objets en orfèvrerie et en bijouterie qu'en aurait à lui demander.

S'adresser pour les réparations et les achats à l'Hôtel de Paris, à Monte Carlo, et au concierge du Casino.

Restaurant de Strasbourg. — Route de Menton, en face le Casino. — Table d'hôte. — Chambres meublées.

HOTEL D'ANGLETERRE, Avenue de Monte Carlo, près le Casino.

HOTEL DE RUSSIE, tenu par Ango Gaziello. Quartier du Port, à la Condamine.

HOTEL DU PRINCE ALBERT

tenu par E. REY

Place du Palais, Monaco

Cet hôtel entièrement remis et meublé à neuf offre aux familles Etrangères le calme et la tranquillité d'une maison particulière.

Pension, Restaurant — Salon et Café fumoir

On parle Allemand, Anglais, Français et Italien.

Hôtel et Restaurant de Lyon, rue du Milieu, 23. — Table d'hôte et pension. — Chambres meublées.

HOTEL DE FRANCE, rue du Tribunal et rue des Carmes. — Table d'hôte et pension.

CAFÉ ET RESTAURANT tenu par J.-B. BARRIERA. Déjeuners à 2 fr. et Diners à 2 fr. 50. — Pension.

BAINS DE MER DE MONACO

SAISON D'HIVER 1867-68.

Grand établissement Hydrothérapique à l'eau de mer et à l'eau douce, sous la direction de M. le Docteur GILBERT-DHERCOURT.

Bains de mer chauds. — Salles d'Inhalation. — Bains de vapeur.

La contrée de Monaco, située sur le versant des Alpes-Maritimes, est complètement abritée contre les vents du Nord : sa température, pendant l'hiver, est la même que celle de Paris dans les mois de juin et de juillet.

Le Casino, qui s'élève à Monte Carlo, en face de la mer, offre à ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établissements des bords du Rhin, Wiesbaden et Hombourg. — Nouvelles Salles de Conversation et de Bal. — Cabinet de Lecture où se trouvent toutes les publications Françaises et Etrangères. — Concert l'après-midi et le soir. — Orchestre d'élite.

Le Trente et Quarante se joue avec le Demi refait et la Roulette avec un seul zéro.

Grand Hôtel de Paris, à côté du Casino. Cet Hôtel l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. Beaux Appartements. Magnifique Salle à manger. Salon de Restaurant et Café. — Cabinets particuliers. Cuisine française.

La ville et la campagne de Monaco renferment des Hôtels, des Maisons particulières et des Villas, où les familles étrangères trouvent des logements à des prix modérés. — Station Télégraphique.

Le nouveau et superbe bateau à vapeur le CHARLES III, fait le service des Voyageurs entre NICE et MONACO plusieurs fois par jour en trois quarts d'heure.

On se rend de PARIS à MONACO par le chemin de fer de la Méditerranée en vingt-trois heures ; de LYON en seize heures ; de MARSEILLE en six heures.